
■

Présentation

L'étude de la culture francophone en Amérique du Nord a connu un essor remarquable au cours des dernières décennies. Pourtant, malgré les progrès évidents enregistrés dans diverses disciplines, on a le sentiment que la réalité francophone elle-même, telle qu'elle s'exprime dans les communautés du Canada et des États-Unis qui ont reçu en héritage la langue française, est moins bien connue de nos jours qu'elle ne l'était autrefois.

On n'a qu'à consulter les comptes rendus des trois congrès de la langue française qui se sont tenus à Québec en 1912, en 1937 et en 1952¹ pour se rendre compte qu'il existait une interaction entre les divers groupes de francophones d'Amérique. Ces groupes se sont peu à peu isolés les uns des autres en raison du recul du français devant l'anglais comme langue de communication quotidienne et de l'émergence d'un État francophone, le Québec. Occupés à se définir eux-mêmes, les Québécois ont graduellement perdu de vue les autres communautés francophones du continent et ils éprouvent aujourd'hui de la difficulté à percevoir l'identité différente de chacune de ces communautés et à comprendre leurs aspirations.

1. Ces congrès, qui ont réuni de nombreux participants venant des diverses régions francophones du continent, ont eu un grand retentissement. Les deux premiers ont été organisés par la Société du parler français au Canada ; le troisième, par un organisme créé à l'issue du second congrès, le Comité permanent de la survivance française (qui est devenu, en 1952, le Conseil de la vie française en Amérique). Les actes de la première rencontre ont été publiés en 1913-1914 par l'Imprimerie de l'Action sociale limitée (Québec), ceux de la seconde en 1938 par l'Imprimerie de l'Action catholique (Québec), ceux de la troisième en 1953 par les Éditions Ferland (Québec).

Ces lacunes, on les observe chez les gens cultivés et même dans le monde des chercheurs où l'on ne domine souvent que les aspects directement pris en compte par sa propre discipline. Avant l'époque de spécialisation que nous connaissons, les lettrés avaient des champs d'intérêt plus larges, de sorte que les questions étaient souvent abordées par les mêmes personnes dans des optiques à la fois ethnologiques, historiques, linguistiques, géographiques et littéraires. De nos jours, les chercheurs travaillent souvent en parallèle ; les synthèses, qui permettraient une meilleure diffusion des connaissances, sont donc plus difficiles à faire.

C'est justement pour favoriser des échanges entre les spécialistes que la Chaire pour le développement de la recherche sur la culture d'expression française en Amérique du Nord (CEFAN) a organisé, en mai 1991, un colloque multidisciplinaire intitulé « Langue, espace, société : les variétés du français en Amérique du Nord ». Ce colloque avait pour but de permettre à des chercheurs de divers horizons de mettre en commun leurs connaissances sur les caractéristiques de la francophonie nord-américaine (aspects linguistiques et culturels) et sur le processus historique qui a conduit à sa formation ; il visait en outre à faire le point sur son existence actuelle et sur l'avenir des communautés qui la composent (conditions d'exercice du français, défis qui s'annoncent). L'accent a donc été mis sur l'aspect proprement linguistique, mais en tenant compte de divers autres aspects qui sont essentiels pour une compréhension globale de la réalité francophone en Amérique du Nord.

Le colloque de mai 1991 a ramené au premier plan des préoccupations l'étude de la culture francophone nord-américaine qui avait fait l'objet de colloques importants de 1974 à 1976, à Bloomington, à Halifax et à Toronto². L'originalité de celui de 1991 réside sans doute

2. Les communications présentées à ces colloques ont été publiées dans la série *Identité culturelle et francophonie dans les Amériques* ; vol. I : Émile Snyder et Albert Valdman (dir.), Québec, PUL, 1976 (colloque tenu à l'Université d'Indiana, à Bloomington, en mars 1974) ; vol. II : Hans R. Runte et Albert Valdman (dir.), Bloomington, Indiana University, 1976 (colloque tenu à la Dalhousie University, à Halifax, en avril 1975) ; vol. III : Alain Baudot, Jean-Claude Jaubert et Ronald Sabourin (dir.), Québec, Centre international de recherche sur le bilinguisme, 1980 (colloque tenu au Collège Glendon, de l'Université York, à Toronto, en juin 1976).

dans le fait d'avoir accordé une importance plus grande à la dimension proprement linguistique, qu'on a cherché à approfondir à la lumière des acquis de diverses disciplines au cours des dernières décennies. Un certain nombre de contributions se présentent d'ailleurs comme des bilans ; on se rendra compte en outre que, dans ces textes de synthèse et dans de nombreux autres, on a accordé une attention particulière à la section bibliographique. Le présent recueil se termine par une liste des principaux ouvrages de référence récents sur la culture francophone en Amérique du Nord, couvrant notamment les aspects linguistiques, littéraires, artistiques, géographiques et historiques (dictionnaires, répertoires, atlas, anthologies, bibliographies, etc.). Ces caractéristiques feront des actes que nous publions aujourd'hui un volume de référence susceptible de relancer la recherche et les échanges interdisciplinaires.

DE L'ÉTUDE DES ORIGINES À L'IDENTIFICATION DES DÉFIS

En confiant à l'équipe du Trésor de la langue française au Québec (TLFQ) la responsabilité de l'organisation du colloque, la CEFAN voulait manifester son intérêt pour la question des origines et de la formation de la francophonie nord-américaine. L'équipe du TLFQ, qui est rattachée au Centre international de recherche en aménagement linguistique (CIRAL) de l'Université Laval, a en effet acquis une expérience largement reconnue dans l'étude de la provenance des traits caractéristiques du français québécois et dans la comparaison de ces traits avec ceux des autres communautés francophones du continent et d'ailleurs³.

Mais la question méritait d'être examinée d'un point de vue beaucoup plus large ; il fallait s'assurer que la rencontre permette de faire

3. L'équipe du TLFQ s'est donné pour objectif la production d'un dictionnaire historique des mots caractéristiques (québécoïsmes) du français du Québec par rapport au français de France. L'ouvrage en préparation, qui s'intitule *Dictionnaire du français québécois* et qui sera publié en 1997, s'appuie sur une documentation qui couvre les quatre siècles d'existence de la communauté québécoise. L'originalité de ce dictionnaire tient à ce qu'il accorde une grande importance à la fois à la description des usages québécois et à l'explication de leurs origines, qu'il fait une large place à la langue parlée (et non seulement à la langue écrite) et qu'il vise à constituer une base pour le développement d'une lexicographie française de niveau scientifique en Amérique.

un bilan qui tienne compte des acquis du plus grand nombre possible de disciplines. C'est pourquoi la CEFAN a fait appel à Aurélien Boivin, du Département des littératures de l'Université Laval, à Cécyle Trépanier, du Département de géographie de la même université, de même qu'à Pierre Georgeault, du Conseil de la langue française (gouvernement du Québec), pour me prêter main-forte dans la préparation du programme et dans le choix des conférenciers.

La discussion qui s'est engagée entre ces spécialistes et les responsables de la CEFAN a conduit à la définition d'une thématique s'articulant autour de cinq sujets principaux : a) les caractéristiques des français d'Amérique ; b) les productions culturelles ; c) la formation de la francophonie nord-américaine ; d) les défis de la francophonie nord-américaine au seuil du XXI^e siècle ; e) les recherches en cours et la concertation. Même si chacune des séances était centrée sur une question particulière, le dialogue a été constant entre les intervenants, peu importe l'orientation de leur discipline, ce qui montre bien que, en dépit de leurs préoccupations immédiates, les divers spécialistes de la francophonie nord-américaine se sentaient tous concernés par les questions qui avaient été privilégiées par les organisateurs de la rencontre : Quelles sont les origines (linguistiques, géographiques, sociales, etc.) de ces francophones qui vivent aujourd'hui en Amérique du Nord ? Comment s'est formée et s'est manifestée leur culture et comment s'exprime-t-elle actuellement ? Quels sont les problèmes qu'ils ont à affronter dans le contexte anglophone où ils évoluent ?

En fait, on s'est rendu compte que, souvent, même les problèmes pratiques de la recherche sont semblables d'un spécialiste à l'autre. Les difficultés de lecture qu'exposent avec des exemples savoureux les démographes Hubert Charbonneau et André Guillemette, qui ont scruté de nombreux documents anciens en vue d'établir l'origine des pionniers de la vallée laurentienne, se posent de la même façon aux philologues qui exploitent les mêmes documents pour établir l'histoire de la prononciation et du lexique québécois. Certaines approches sont plus théoriques, d'autres plus pratiques ; les unes accordent plus d'importance aux faits eux-mêmes, d'autres aux perceptions et aux comportements ; d'où l'intérêt justement de les mettre toutes en rapport afin de bien comprendre les processus qui sont en action, de dégager les orientations

qui se dessinent et de mieux cerner l'identité de chacune des communautés qui composent la francophonie nord-américaine.

POINTS DE REPÈRE POUR LA LECTURE...

Le groupe des conférenciers se composait de plus d'une vingtaine de spécialistes reconnus, représentant différentes régions francophones d'Amérique du Nord et des disciplines variées (linguistique, histoire, géographie, littérature, ethnologie, sociologie, démographie, sciences de l'éducation, statistique). Il serait un peu long de dégager ici les principaux points développés par chacun des auteurs des textes qui suivent. Les grandes divisions du volume, qui sont rappelées dans la table des matières et sous lesquelles sont distribués les titres des contributions, permettent déjà de guider la lecture en suggérant un aperçu de l'orientation des textes.

Puisque les mêmes questions fondamentales reviennent souvent, formulées, certes, selon des perspectives différentes d'un auteur à l'autre, on tirera autant de profit à lire le volume au gré de son impulsion du moment plutôt que dans l'ordre qui a été arrêté ici et qui correspond à la façon dont les exposés ont été répartis dans le temps lors du colloque. C'est un peu l'exercice auquel je me suis moi-même livré au moment de remettre le manuscrit final à l'éditeur.

Les phonéticiens Pierre Léon et Bernard Rochet insistent sur la *description* des caractéristiques linguistiques et sociolinguistiques des variétés de français qu'ils étudient; les bilans qu'ils présentent des traits phonétiques du français ontarien et du français albertain résultent de nombreuses années de recherche sur le terrain et d'études en laboratoire. Jean-Michel Charpentier, pour sa part, a entrepris une recherche sur le lexique acadien; cherchant à découvrir ce qui reste du poitevin dans les différents parlers acadiens du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse, il travaille à réunir des matériaux neufs à partir d'enquêtes systématiques sur le terrain.

Ces descriptions détaillées, quelle qu'en soit la nature (phonétique, lexicale ou autre), sont essentielles pour l'étude des origines et de l'évolution des parlers français d'Amérique. C'est souvent, en effet, par la *comparaison* des traits linguistiques des variétés en cause qu'on parvient

à formuler des hypothèses plausibles concernant, par exemple, l'interférence réelle de l'anglais (Raymond Mougeon), l'origine de certains traits caractéristiques (Claude Poirier) et surtout le *terminus a quo* des français d'Amérique (voir notamment le texte d'Albert Valdman, qui s'intéresse à la « matrice sociohistorique dans laquelle les divers parlers se sont formés et stabilisés »)⁴.

Non seulement faut-il tirer parti de ces matériaux de départ indispensables que constituent les descriptions détaillées, mais il faut encore pouvoir combiner les acquis des disciplines plutôt que les opposer, comme le met en évidence Karin Flikeid qui, dans sa recherche sur la variation sociale et spatiale de l'acadien de la Nouvelle-Écosse, réconcilie la dialectologie et la sociolinguistique. C'est cette même attitude ouverte qu'adoptent les démographes Hubert Charbonneau et André Guillemette qui se font tour à tour historiens, philologues et linguistes dans l'exercice de révision systématique des lieux d'origine des 3 428 pionniers établis dans la colonie laurentienne avant 1680.

La *question des origines* des français nord-américains est abordée par d'autres chercheurs, notamment André Lapière, qui donne un aperçu de l'expansion de la langue française sur le continent nord-américain telle qu'on peut la reconstituer par le biais de la toponymie, à travers ses couches historiques. Les noms de lieux témoignent à leur façon des rapports de force qui se sont établis, selon les époques, entre les différents groupes linguistiques du continent. Les géographes Dean Louder, Cécyle Trépanier et Eric Waddell présentent une contribution qui a le mérite de bien structurer, sur les plans spatial et historique, le processus de formation de la francophonie nord-américaine ; à partir du concept de trois foyers historiques (le Québec, l'Acadie et la Louisiane), chacun ayant donné naissance à une diaspora continentale, ils montrent comment est constituée aujourd'hui, avec l'entrée en scène des Métis et des Haïtiens, la toile de fond sur laquelle se joue le destin d'une Amérique française contemporaine. Ces auteurs mettent une certaine insistance sur la notion d'ancrage territorial de la francophonie en

4. Sur cette question des origines, voir l'ouvrage collectif que viennent de publier Raymond Mougeon et Édouard Beniak, *Les origines du français québécois*, Sainte-Foy, PUL, 1994.

Amérique du Nord, notion reprise et abondamment illustrée dans le texte d'André Gaulin qui allie, dans un même exposé, les préoccupations du scientifique qui cherche à comprendre un phénomène et l'élan intérieur de l'écrivain qui ne peut l'envisager sans, en même temps, faire œuvre de création.

En raison de son domaine de recherche, la littérature orale, Jean-Pierre Pichette est conduit à s'intéresser d'abord à l'héritage reçu de France, mieux conservé ici que là-bas ; l'auteur illustre la vitalité de ce patrimoine qui s'est adapté au contexte nord-américain et qui s'est enrichi de productions originales. Son plaidoyer en faveur de la constitution d'ouvrages de référence consacrés à cet aspect important de la culture populaire rejoint, d'une certaine façon, la démonstration de Pierre Rézeau qui fait un relevé détaillé de l'apport des études sur les français d'Amérique à la connaissance des français d'Europe, et même du français qu'on appelle « standard ». Le texte de Rézeau s'inscrit dans un mouvement de collaboration qui s'est grandement développé depuis quelques années entre universitaires nord-américains et européens pour l'étude des variétés de français parlées en Europe et en Amérique⁵. C'est dans cette perspective de collaboration que des groupes travaillent à constituer des bases de données textuelles sur chacune de ces variétés en vue de faciliter la recherche en sciences humaines ; Terence R. Wooldridge donne ici une illustration des avantages que présente, pour les linguistes et les littéraires, l'exploitation de l'une de ces bases, celle qui est en voie d'élaboration pour le français québécois.

Dans les contributions dont nous venons de rappeler brièvement la teneur et qui mettaient l'accent sur les origines et la formation de la culture francophone en Amérique du Nord, les *rapports avec l'anglais* ont été inévitablement pris en compte. Cet aspect devient le sujet principal dans un bon nombre de textes dans lesquels on s'interroge sur les rôles et l'importance de l'anglais et du français au sein des communautés francophones minoritaires du continent. Angéline Martel examine

5. De nombreux colloques ont porté sur cette question depuis le milieu des années 1980, notamment dans le cadre d'une série de rencontres organisées à l'initiative de spécialistes allemands et dont les actes sont publiés dans la collection « Canadiana Romanica » chez Niemeyer, à Tübingen, depuis 1987.

la question de la difficile application des droits éducatifs que les francophones hors Québec ont réussi à obtenir en 1982, avec l'adoption de la *Charte canadienne des droits et libertés* ; même si la Charte énonce clairement la responsabilité des gouvernements provinciaux et territoriaux en ce qui a trait aux services à offrir aux minorités, les communautés francophones sont forcées de recourir régulièrement aux tribunaux pour faire respecter leurs droits. À ces difficultés d'ordre juridique s'ajoute un pouvoir d'attraction considérable de la langue anglaise, comme le démontre Charles Castonguay à la lumière de données statistiques. À son avis, l'extension de l'usage du français en public masque la vraie réalité, qui est celle de l'anglicisation nette de la population francophone du Canada ; en effet, le progrès apparent du français est annulé par la dilution de son usage comme langue première. On doit donc conclure à une mutation en profondeur de la société canadienne-française.

Pour contrer ce problème, la Fédération des communautés francophones et acadienne du Canada⁶ encourage le développement d'une approche positive, qui tienne compte des changements profonds que subit la société canadienne en raison de la chute du poids démographique des deux peuples fondateurs. Philippe Falardeau, qui expose ici le point de vue de l'organisme, propose des alliances entre francophones et autres groupes minoritaires, ce qui suppose qu'on sorte de son isolement et qu'on s'ouvre au pluralisme culturel. Ce changement d'attitudes représente un défi réel pour des communautés qui ont survécu jusqu'à présent en se repliant sur elles-mêmes.

Paradoxalement, cette ouverture recèle un piège, celui de succomber au prestige de la culture et de la langue anglaises, qui sont omniprésentes. Roger Bernard examine cette problématique en observant les comportements linguistiques des jeunes Canadiens français : comment construire sa communauté, défendre sa langue et, en même temps, s'ouvrir au monde, compte tenu de l'ampleur des transferts linguistiques en faveur de l'anglais ? Si, en situation majoritaire, les jeunes utilisent spontanément le français dans une gamme très large d'activités, en

6. Au moment du colloque, cet organisme portait le nom de Fédération des francophones hors Québec.

revanche, en situation minoritaire, le recours au français se limite souvent aux relations étroites dans le milieu familial et le cercle d'amis. Les conclusions de Bernard rejoignent celles de Castonguay : le français langue maternelle devient peu à peu, sans qu'on s'en rende compte, une langue seconde. On s'entend pour reconnaître que la survie du français au Canada passe nécessairement par un changement d'attitudes.

L'identité des francophones d'Amérique est donc en transformation. À vrai dire, il faut plutôt parler *des identités*, comme l'illustrent, chacun à sa façon, Eric Waddell et André Gaulin. Si la langue est le fondement premier de cette identité pour les Canadiens, c'est plutôt l'origine ethnique qui est significative pour les Américains, souligne le géographe Waddell dont la plume a visiblement trempé dans l'encre des littéraires. Évoquant son pèlerinage à travers les communautés francophones d'Amérique du Nord, il s'attache à décrire l'éveil culturel qui a marqué la décennie 1970-1980 et qui est venu « fracasser ce mur dont le Québec s'est entouré » ; de Gilles Vigneault à Zachary Richard, en passant par CANO et Édith Butler, et à travers les exclamations anticonformistes des Claude Péloquin et des Armand Vaillancourt, une Amérique francophone s'éveille et s'exprime.

La perception qu'ont d'elles-mêmes les communautés francophones diffère de celle qu'ont développée d'autres minorités du continent. Robert Schwartzwald a été frappé par cette différence d'attitude chez les étudiants franco-américains qui ont de la difficulté à faire le lien entre le *French Canadian* de leurs parents et le français que l'on enseigne à l'université ; c'est que les Franco-Américains, contrairement aux Italo-Américains, par exemple, ne peuvent se rattacher à une grande culture historique dans la mesure où leur mère patrie est le Canada, pays où le français n'est pas la langue première : ils se sentent minoritaires dans leurs origines même. André Senécal leur donne raison, dans une certaine mesure, en faisant remarquer l'absence d'une thématique vraiment franco-américaine dans la production romanesque pendant la période de 1875 à 1936. Les quelques romans de cette époque reflètent une vision plutôt québécoise ; ce n'est qu'à la génération suivante qu'on pourra se projeter dans le roman... mais il faudra le lire en anglais « dans la révolution tranquille de Grace Metalious ou dans le continent perdu de Jack Kerouac ».

Cette crise d'identité ne caractérise pas que les communautés minoritaires ; les Québécois eux-mêmes n'ont pas encore tout à fait réglé cette question, même s'ils se voient de plus en plus comme une société nationale distincte, incluant une composante historique anglaise. Mais il est évident, comme le rappelle Christian Dufour, que la marque la plus distinctive du Québec moderne dans le contexte nord-américain est l'existence sur un territoire juridiquement reconnu d'une société majoritairement de langue française. Encore faut-il assurer la prédominance de cette langue sur ce territoire et régler, une bonne fois, la question de la reconnaissance à donner à la variété particulière de français qui y est parlée. Cette interrogation est au cœur de la réflexion des linguistes auxquels Valdman rappelle le danger d'un normativisme trop hâtif.

Malgré la similitude des situations, on observe donc des fluctuations dans les perceptions et les pratiques des communautés francophones d'Amérique du Nord. On note en outre une contradiction, du moins apparente, entre la nécessité d'un point d'appui, le Québec, et la fidélité à sa propre histoire. À travers le besoin, régulièrement souligné au Canada, de valoriser la langue française et d'en consolider les assises, et la revendication, aux États-Unis, d'une identité francophone dont la langue n'est pas perçue comme étant le noyau dur, les différents groupes francophones du continent expriment leurs aspirations et cherchent à définir une nouvelle forme de solidarité. Les auteurs des contributions qui suivent s'inscrivent d'emblée dans ce mouvement d'échange et d'entraide qui, seul, peut garantir la survie de la francophonie nord-américaine.

*

* *

L'organisation du colloque « Langue, espace, société : les variétés du français en Amérique du Nord » a nécessité la participation de nombreuses personnes qui nous ont fait bénéficier de leur compétence et de leur dévouement. Je dois des remerciements particuliers à mes collaborateurs immédiats, Aurélien Boivin, Cécyle Trépanier et Pierre Georgeault, qui ont travaillé à l'organisation scientifique de la rencontre. Je remercie en outre les membres de mon équipe du Trésor de la langue française au Québec qui m'ont apporté leur soutien pour l'accueil et l'encadrement des participants. Je suis également reconnaissant à Gilles

Lemire qui a accepté la responsabilité de tenir, pendant le colloque, une exposition sur les logiciels français conçus en Amérique du Nord; il était assisté dans ce travail par Jean-Luc Lamothe dont la disponibilité mérite d'être soulignée.

Pour la publication des actes, en plus de la compétence de Cécyle Trépanier et d'Aurélien Boivin, j'ai pu compter sur la collaboration efficace de Claude Verreault; la contribution que m'ont apportée ces personnes pour la relecture critique des textes a été grandement appréciée, compte tenu que le travail d'édition a été réalisé pendant une période où l'équipe du TLFQ devait relever un défi important.

Je tiens à formuler des remerciements personnels à Jeanne Valois, adjointe au titulaire de la CEFAN, qui a joué un rôle clé dans la préparation du colloque et dans l'établissement du manuscrit final. Son appui et sa collaboration patiente ont été des atouts de première importance.

Les organisateurs du colloque remercient enfin le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada qui a contribué généreusement au financement de la rencontre et auquel la communauté scientifique est redevable, à ce titre, de l'ouvrage que la CEFAN met aujourd'hui à sa disposition.

Claude POIRIER